

cherchaient en vain la modeste demeure où ils espéraient mourir ; ils ne retrouvaient que des ruines, des pierres noircies, quelques débris de poutres à demi-brûlées. Ceux-là faisaient sans doute de graves et sévères réflexions sur les bienfaits des révolutions.

Quant à nos soldats, le premier mouvement avait été de se rapprocher de l'ennemi qu'ils combattaient encore quelques instans auparavant et que le lendemain peut-être ils auraient impitoyablement égorgé, si l'assaut eût été livré. Le soldat français est comme cela, toujours extrême en tout. Sapeurs du génie, canoniers, fantassins, tous faisaient des signes aux Hollandais, les appelaient, leur présentaient la main ; on les aurait pris pour de vieux amis qui se retrouvaient après une longue absence. Quelques Hollandais sortirent de la demi-lune et s'avancèrent jusque sur le glacis ; parmi eux se trouvait un officier décoré de la croix d'honneur à Wagram ; nous leur fîmes compliment de leur belle défense ; ils parurent fiers de notre approbation, et, pour nous donner une idée de ce qu'ils avaient souffert, ils nous racontèrent que la veille deux bombes étaient tombées dans la plus solide de leurs casernes au milieu des chirurgiens occupés à faire des amputations. Je remarquai là un blond garçon qui portait déjà les galons de caporal, mais dont la jeunesse m'étonna ; je lui demandai comment il se trouvait à cet âge soumis au service militaire ; il me répondit avec un noble orgueil : « Je suis volontaire de ma patrie. »

Plusieurs de nos soldats troquèrent leurs pipes et leurs épinglottes contre celles des Hollandais ; c'était la plus grande preuve d'estime et d'amitié qu'ils pussent leur donner.

Le 24 décembre, à trois heures du soir, presque toute l'armée fut réunie sur les glacis de la citadelle ; le génie en tête avec son uniforme grave et sévère, puis l'artillerie avec ses panaches flottans, la compagnie infernale avec ses visages brûlés par la poudre ; enfin toute une division d'infanterie en grande tenue. Tout cela aussi propre, aussi brillant qu'un régiment qui sort de la caserne du quai d'Orsay pour assister à une revue du Carrousel ; c'était vraiment prodigieux. Le temps était calme et pur ; un beau soleil d'hiver frappait sur les armes brillantes et en faisait jaillir des étincelles. Ajoutez à cela le groupe nombreux de l'état-major, ces uniformes brodés magnifiquement, ces aides-de-camp portant des ordres au galop, ces plumes de coq qui se balançaient dans l'air, et ces fanfares qui retentissaient, et ces chevaux qui piaffaient d'impatience. Oh ! qu'une semblable fête est belle pour des vainqueurs !...

Car nous étions là pour recevoir la récompense de nos travaux ; nous attendions la garnison hollandaise qui devait défilé devant nous avant de déposer ses armes. A cinq heures son mouvement commença ; d'abord la musique militaire se fit entendre ; puis nous vîmes les vaincus s'avancer en bon ordre. C'était d'abord le général Favange avec les commandants de l'artillerie et du génie et les officiers de l'état-major ; après les sapeurs, la musique, les tambours, puis la 10<sup>e</sup> *afdeeling* avec ses petits schakos bas et courts, ses redingotes brunes et ses rangs bien alignés ; puis ces redoutables compagnies de flanqueurs dont l'adresse nous était trop connue, l'artillerie fière du rôle qu'elle avait joué et qui lui avait mérité nos éloges ; puis enfin ces braves marins de la flotille qui brûlèrent leurs chaloupes plutôt que de les livrer. Et tout cela marchait au pas, musique en tête, et les officiers baissaient leur épée en passant devant le maréchal qui leur rendait le salut militaire. Hélas ! il leur fallut presque aussitôt déposer entre nos mains ces armes dont ils avaient fait un si noble usage ; j'ai vu des officiers qui pleuraient de rage en se séparant de leur épée qu'on leur rendait pourtant presque aussitôt. Je comprenais ces larmes et j'honorais leur douleur.

Lorsque cette opération fut terminée, les Hollandais dés-armés rentrèrent dans la citadelle dont nos troupes occupèrent les postes. Ce fut alors un curieux spectacle de voir, pendant cette nuit d'hiver, Français, Hollandais, tous réunis au même bivouac, se chauffer au même feu, coucher sur la même paille, partager les mêmes aliments. On eût dit de fidèles alliés dévoués à la même cause, unis par les mêmes intérêts ; il y avait là toute une leçon de morale et de générosité.

Le lendemain, nous nous pressâmes de visiter en détail toutes les parties de cette citadelle contre laquelle un feu si vif et si soutenu avait été dirigé pendant vingt jours entiers. La plume la mieux exercée ne réussirait pas à peindre le spectacle de désolation qu'elle offrit à nos regards. On ne pouvait trouver le moindre espace de terrain qui ne fût sillonné par l'obus ou par le boulet ; à chaque pas on rencontrait de larges et profonds entonnoirs qui attestaient les ravages faits par nos bombes ; les magasins, les casernes, les salles de spectacle, tous les édifices étaient détruits ; là où ils avaient existé, on n'apercevait plus que quelques pierres noircies et des monceaux de cendres sous lesquels le feu couvait encore ; les puits étaient comblés, le grand magasin à poudre était intact, mais une bombe-monstre avait entamé son mur d'enceinte ; les casernes étaient enfoncées, les pièces de canon étaient étouffées sous leur blindage ; des poutres de sept à huit pouces d'équarrissage étaient brisées comme de faibles roseaux ; puis on rencontrait çà et là des pièces démontées et renversées, des affûts brisés. Des éclats de bombes et d'obus roulaient sous les pieds ; tout semblait pavé de fer. C'était une chose hideuse à voir avant que l'on eût mis un peu d'ordre dans tout ce désordre.

Quelques jours après, on apprit le refus officiel que faisait le roi Guillaume de consentir à la reddition des forts de Lille et de Liefskenshoek. Ce refus décidait du sort de la garnison. Elle reçut l'ordre de se tenir prête à partir pour la France. Le général Favange dut marcher avec la première colonne,

le général Chassé accompagner la seconde. J'eus encore le bonheur d'assister à son départ et je puis en parler d'une manière authentique.

A six heures du matin le mouvement commença ; les Hollandais sortirent sans armes de la citadelle et vinrent se masser le long de la belle digue qui borde l'Escaut ; un bataillon français était chargé de les escorter, moins pour les empêcher de s'évader que pour les protéger contre la populace belge, la plus vile et la plus lâche que je connaisse. Cette précaution ne fut pas inutile, car une partie de la population était accourue pour se trouver sur le passage des prisonniers, et je regrette d'être forcé de dire que quelques officiers belges même furent assez généreux pour montrer des dispositions hostiles envers ces braves malheureux.

A huit heures la colonne se mit en marche. C'est alors que l'on vit paraître le général Chassé, appuyé sur le bras de deux officiers et suivi de son état-major. Le vieux brave aurait bien voulu partager avec ses pauvres soldats toutes les fatigues de la route ; mais 70 années d'âge, 20 années de service, autant de campagnes et de blessures, c'est un lourd fardeau à supporter, et ses infirmités l'obligèrent à monter en voiture à deux cents pas de la citadelle. Son costume était simple ; il portait une capote brune, comme celle des soldats et des officiers hollandais, surmontée seulement d'une paire d'épaulettes d'officier général, et sur sa poitrine brillait la décoration qu'il avait reçue la veille comme une juste et digne récompense de sa belle conduite. Sa taille est haute et droite encore ; sa démarche est peu assurée, mais noble ; on peut voir sur son visage fatigué cette gravité calme que l'on aime tant à rencontrer dans un vieillard ; je ne parlerai pas de sa réputation militaire, elle est assez connue ; il a combattu longtemps dans nos rangs avec une valeur que ne démentait pas son origine toute française, et le *général baïonnette* était renommé par sa bravoure dans une armée où l'on ne comptait que des braves.

Lorsqu'il s'avança, le poste d'élite placé près de la voiture porta les armes au commandement de son officier ; le tambour battit et les honneurs lui furent rendus comme à un général français commandant un corps d'armée. Le vieux brave se découvrit ; ses traits exprimaient une émotion profonde ; il se rappela sans doute le temps où il conduisait à la victoire les vieux grognards de l'empire. Tandis que l'on disposait sa voiture, il se tourna vers nous ; nous étions là onze ou douze officiers français avides de l'entendre. « Messieurs, nous dit-il, j'ai retrouvé parmi vous d'anciens compagnons de mes premières campagnes ; je ne croyais pas être un jour assez malheureux pour qu'il me fallût les combattre ; mais le hasard a de singuliers caprices ; espérons qu'un jour peut-être il nous replacera encore dans les mêmes rangs ; ce qui me console dans mon infortune, c'est de n'avoir du moins été vaincu que par des Français. » Puis il se retourna vers sa vieille citadelle et jeta sur elle un regard indéfinissable de regret et de pitié. Alors, comme s'il faisait un effort sur lui-même, il s'arracha à ce douloureux spectacle, et monta dans sa voiture après avoir embrassé le général français qui l'avait accompagné.

Cent pas plus loin, un détachement de quatre cents hommes se trouvait réuni pour je ne sais quelle corvée. Lorsqu'ils virent approcher la voiture, tous portèrent spontanément la main à leur bonnet de police et attendirent dans l'attitude du respect que le général ennemi les eût dépassés. J'aimais à voir ces hommes simples et sans éducation deviner ainsi les égards que l'on doit au courage malheureux.

Après le général Chassé, le personnage qui me fit le plus de plaisir fut sans contredit le capitaine Koopmann. Avec ses épaules carrées, son visage franc et ouvert, il semblait le type de ces anciens marins hollandais qui ont fait si longtemps respecter sur toutes les mers leur pavillon national. Ruyter devait avoir cet air d'audace, d'insouciance et de mâle fierté. Le capitaine Koopmann était resté depuis deux jours au quartier général ; lorsque ses marins le virent reparaitre au milieu d'eux, ce ne fut qu'un seul cri : Vive Koopmann ! vive le brave capitaine Koopmann ! L'homme qui a su inspirer un tel enthousiasme, et qui dans le malheur en reçoit de si touchants témoignages n'est certainement pas un homme ordinaire.

Aussitôt après le départ des Hollandais, la citadelle fut remise aux mains des Belges, et deux jours après l'armée française partit à son tour pour venir recevoir à Lille des décorations toujours honorables et glorieuses, lorsqu'elles sont la récompense de loyaux services et non pas le prix de la bassesse et de la courtoisie.

H. L. G. FERAUD.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEBRON, libraires de cette ville.

<i>Prix des annonces</i> :—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE.    PIRE. DE L'ÉVÊCHÉ.  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,